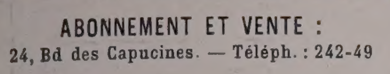
LE THÉÂTRE


ABONNEMENT ET VENTE :
24, Bd des Capucines. — Téléph. : 242-49

PUBLICITÉ :
C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire
19, Boulevard Montmartre. — Téléphone : 142-06

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :
PARIS : 1 an 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an 44 fr
ÉTRANGER (Union postale) : 1 an 52 fr.

Photo Cautin & Berger.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — Mlle VIX. — 1er PRIX D'OPÉRA, 2e PRIX D'OPÉRA-COMIQUE


VÊTEMENTS
et
ACCESSOIRES
DE
CHASSE
BELLE JARDINIÈRE



Photo Du Guy.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Mme VALLANDRI. — 2e PRIX DE CHANT. — 1er PRIX D'OPÉRA-COMIQUE

LE THÉATRE

N° 136 Août 1904 (II)



Photo Cautin & Berger.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Mlle SERGINE, PREMIER PRIX DE TRAGÉDIE



Photo Du Guy.
Mlle MÉRENTIÉ
1er Prix de chant. — 2e Prix d'opéra

Photo Du Guy.
Mlle MATHIEU
2e Prix de chant. — 1er Accessit d'opéra-comique

Photo Cautin & Berger.
Mlle MANCINI
2e Prix de chant

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE



Les concours de cette année ont été de douce moyenne, ils ont fourni ce que feu Sarcey appelait de « la pâte à modeler ». N'est-ce pas cela, d'ailleurs, qu'on est en droit de demander au Conservatoire qui n'est qu'une école et n'a que des élèves à former, c'est à ceux-ci à se perfectionner ensuite, en suivant leur carrière? L'État leur a donné les principes et la première instruction, c'est déjà bien, car volontiers, dirai-je, avec beaucoup de bons esprits : c'est déjà trop! puisqu'après tout, l'État ne leur doit rien.

Le concours de chant, côté masculin, n'a pas révélé de voix supérieures. Les concurrents ont simplement fait preuve d'une certaine connaissance de leur art. Tous ont de l'acquit, quant au talent, il n'est encore qu'à l'état de promesse.

Le premier prix a été décerné à M. Simard, élève de M. Dubulle, un baryton de physionomie juvénile, qui a dit agréablement la jolie cantilène du troisième acte de *Polyeucte*. Il phrase avec goût, manque un peu de chaleur, mais son exécution est correcte et d'un bon sentiment. — Le favori du concours était un jeune ténor du nom de Morati, que nous avions déjà signalé l'année dernière. C'est, au physique, un tout jeune homme, dont la figure souriante échappe à peine à l'enfance, et dont la voix agréable ne manque pas d'éclat dans le registre aigu. Il a eu grand succès auprès du public impulsif qui remplissait la salle du Conservatoire, en interprétant avec beaucoup de savoir-faire, la douleur de Jean dans *Hérodiade*, un morceau de concours fertile en effets.

Les accessits, comme toujours, ont été distribués avec une certaine générosité, c'est un peu la pluie bienfaisante, l'encouragement bienveillant, une manière comme une autre de dire : « Allons, mes enfants, ne vous découragez pas, nous nous reverrons l'année prochaine. Quand il n'y en a plus, il y en a encore ! ! ! » Il faut cependant sortir du bloc de ces accessits, M. Georges Petit, classe de Dubulle, un baryton, à la voix excellente, bien qu'un peu courte, qui a chanté avec beaucoup de goût l'air charmant des *Indes galantes*, de Rameau, et M. François, un élève de Madame Rose Caron, qui, avec une certaine pureté d'exécution, a dit l'air d'*Iphigénie en Tauride*, « Unis dès la plus tendre enfance... » Il n'a eu qu'un second accessit, il aurait pu être monté jusqu'au premier. Deux autres premiers accessits furent distribués à M. Milhau, un ténor à la voix mordante et stridente, qui pousse à l'effet — ce jeune homme, dans l'ardeur qui l'enflamme, a même oublié qu'un concours n'est pas une représentation, et est venu saluer le public qui le rappelait, ce qui, d'ailleurs, n'est pas un crime, mais simplement une incorrection; et à M. Pérol, qui chante en bon élève, un peu triste et monotone; et trois seconds à MM. Corpait, Thirel et Dupouy, sans enthousiasme et sans inconvénient.

Très supérieur à celui des hommes le concours de chant féminin. Nous y trouvons, d'abord un premier prix, — un seul, — décerné à Mademoiselle Mérentié (2e accessit de 1902), pour l'air de Beethoven : « Perfide! Parjure! » chanté avec beaucoup d'art et de style, d'une belle voix bien posée, au timbre prenant. Il convient d'ajouter que la cantatrice est aussi une femme de charme élégant, ce qui ne



Photo Manuel. M. SIMARD. — 1er Prix de chant
1er Accessit d'opéra. — 1er Accessit d'opéra-comique



Photo Du Guy. Mlle ROYER
2e Prix d'opéra. — 1er Accessit de chant

nuit pas. Ensuite, trois seconds prix : à Mademoiselle Mathieu, qui a chanté *le Billet de Loterie* de Nicolo avec un bel entrain qui voisine l'opérette. Cette petite personne exquise, de grâce mutine et de gaieté communicative, m'a rappelé la Jeanne Granier de la vingtième année. — Je ne vous fais pas un mince compliment, Mademoiselle ! — Mademoiselle Mancini, une brune, qui a du style, mais grasseye légèrement (air de *Fidelio*), et Madame Vallandri, moins heureuse dans un air du *Mariage de Figaro*, peu adapté à sa voix.

Pluie d'accessits, — quatre premiers, à Mesdemoiselles Lamare, qui a du goût et du savoir-faire musical ; Royer, adroite et douée d'une belle voix ; Lapeyrette, dons naturels et inexpérience ; et Ennerie, une certaine science musicale. — Deux seconds accessits, à Mademoiselle Bourgeois et Madame Hébert... Nous en reparlerons l'année prochaine.

Cette année, au concours d'opéra, tout comme l'année dernière, ce sont les femmes qui ont battu le record et aussi... les hommes. Le vilain sexe a fait piètre figure. Le jury sévère, mais juste, n'a décerné ni premier ni second prix. Il a bien fait. Sa générosité s'est répandue en trois premiers accessits, à MM. Corpait, Simard et Milhau, dont il n'y a pas grand'chose à dire.

Du côté des femmes, voici un premier prix décerné à « l'unanimité » à Mademoiselle Vix, et le président du jury aurait pu dire, comme fit jadis Auber, qu'on ne prenait jamais à court : « Mademoiselle, à l'unanimité, le jury et le public vous ont décerné un premier prix ! » Jury et public, en effet, se sont trouvés absolument d'accord. Mademoiselle Vix a interprété avec beaucoup de justesse, de savoir, et de sérieuses qualités, des rôles d'une variété singulière, Dolorès de *Patrie*, Sélika de *l'Africaine*, et même le travesti Gemmi de *Guillaume Tell;* c'est une artiste « faite », qui a de l'accent personnel et une grande aisance scénique. — Deux seconds prix, à Mademoiselle Mérentié (1er prix de chant), qui a eu un assez bon concours dans la Chimène du *Cid;* et à Mademoiselle Royer, assez expressive Amnéris d'*Aïda*. Enfin un premier accessit très mérité à Mademoiselle Duchêne qui, elle aussi, a dit *Aïda*. Mademoiselle Duchêne est toute jeune, vingt ans à peine, très bien douée, elle a de l'avenir devant elle.

Plus houleux fut le concours d'opéra-comique. Là encore les femmes ont battu les hommes, avec une réelle supériorité. Mais les décisions du jury, au côté féminin, n'ont obtenu qu'un succès d'estime à rebours, ça ne fut pas tout à fait le silence des peuples, qui est la leçon des rois, par qui fut accueilli le prononcé de ses décisions. Il est vrai qu'il faisait tellement chaud que le sang-froid des juges a pu s'en ressentir.



Photo Du Guy. Mlle LAMARE
2e Prix d'opéra-comique. — 1er Accessit de chant

Du côté masculin, donc, ni premier ni second prix. Trois premiers accessits seulement à MM. Georges Petit, bon concours dans *le Roi l'a dit...;* Simard, qui a concouru dans *l'Attaque du Moulin*, un choix pas très heureux ; et Morati, qui a réussi dans le duo de *Mireille*, mieux encore, peut-être, dans le rôle du chevalier Roland d'*Esclarmonde*. Un second accessit a été donné à M. Doumier, qui a joué et chanté assez lourdement le Bartholo du *Barbier de Séville*, mais qui a une certaine rondeur, et pourra arriver à tenir l'emploi.

Bruyant et orageux, le compartiment des dames, le public ne s'y accorda guère avec le jury, et même il le fit trop voir. Deux premiers prix ont été décernés, à Mademoiselle Guionie, une Esclarmonde d'aimable bourgeoisie ; et à Madame Vallandri, qui a fait preuve de quelques qualités, dans l'interprétation du premier acte de *Manon*, — or, il faut en convenir, le public en avait jugé autrement, et pour lui le premier prix devait aller à Mademoiselle Vix qui avait chanté et joué, avec une maestria incomparable le rôle de Santuzza de *Cavalleria Rusticana*, où son masque douloureux, son énergie, ses gestes tourmentés avaient fait impression. L'étonnement fut donc grand de la voir placer au second rang, avec un prix décerné à l' « unanimité » il est vrai... ce qui avait l'air d'excuses timides. Un autre second prix a été donné à Mademoiselle Lamare qui s'était vaillamment tirée d'un mauvais pas, une scène de fadeur prise dans la partition médiocre des *Saisons*. Premier accessit à Mademoiselle Mathieu que nous avons signalée déjà, au concours de chant. C'est une délicieuse soubrette au museau chiffonné, qui fut exquise dans la scène du *Maître de Chapelle*, qui, cependant,



Photo Manuel. M. MORATI
2e Prix de chant. — 1er Accessit d'opéra-comique



Photo Manuel. M. MAXUDIAN
1er Prix de tragédie. — 1er Accessit de comédie
Concours du Conservatoirve 1904

est devenue insipide à force d'être banale; un autre à Mademoiselle Dangès, gaie et rieuse dans *le Caïd,* et aussi dans la Colombine de *la Surprise de l'Amour,* de Poise, une partition un peu vieillotte déjà.

Pour être complet, constatons que Mademoiselle Ennerie a eu un second accessit et que Mademoiselle Duchêne, un bon mezzo-soprano, est restée sur le pavé, hélas!

* * *

Passons maintenant au concours de tragédie-comédie, qui, sans être plus brillant que de coutume, a donné sa bonne moyenne, avec cette remarque qui doit être faite que, contrairement aux précédents, cette fois c'est la tragédie qui, très hautement, a dépassé la comédie. Entre les deux compartiments, masculin et féminin, il y a eu balance de mérites.

Du côté masculin, un premier prix a été décerné, sans conteste, à un grand garçon qui porte le nom singulier de Maxudian, — c'est, paraît-il, un Arménien — qui a vingt-trois ans, et est de carrure sérieuse. Il rappelle feu Maubant. Il a dit, avec un bon sentiment dramatique, de la justesse, et de beaux effets de voix sombrés, le monologue de Triboulet, dans *le Roi s'amuse :*

Ce vieillard m'a maudit!...

c'est un élève de Silvain, et derrière l'élève, il a semblé qu'on voyait se dessiner, vague, la silhouette du maître.

Le second prix a été donné à M. Jean Worms, le fils de l'ancien sociétaire de la Comédie-Française, un bon élève impuissant, sans qualités, dont la figure grimaçante s'énerve en rictus fâcheux. On a dit : c'est un prix « dynastique », le mot est trop juste.

Un premier accessit à M. Bacqué, qui est un tragique de comédie, pour le rôle de Shylock, du *Marchand de Venise,* bien détaillé et composé. Un second accessit à M. Grétillat qui ne manque pas d'acquit.

Les tragédiennes sont intéressantes. Le premier prix a été décerné à Mademoiselle Véra Sergine — ce nom sent la Russie. — Mademoiselle Sergine est une belle fille brune, aux yeux expressifs, très plastique, à la voix chaude où grondent des notes sombrées. Elle a dit avec une belle expression de fatalité, la tirade de Kassandra des *Erynnies,* et l'effet de cet admirable morceau a été grand. C'est la première fois, dirai-je, que je l'ai entendu dans la tonalité qu'il exige. Ce rôle fut jadis, en 1873, bien mal créé à l'Odéon par une comédienne sans talent et sans voix, et je me souviens du désespoir de Leconte de Lisle, en se voyant aussi mal interprété. Il se lamentait dans les coulisses, frappait les portants à coup de poing, en disant : « Cette femme n'est pas une comédienne, c'est un assassin... c'est Charlotte Corday. » Le second prix a été décerné à « l'unanimité » à Mademoiselle Ventura, une tragédienne très prônée à l'avance, et dont le concours dans la Roxane de *Bajazet* n'a pas donné ce qu'on en attendait. Mademoiselle Ventura qui est Roumaine et porte bien le type de sa race, le nez busqué, les yeux d'aigle et le teint bistré, ne manque pas d'une certaine passion, mais n'a qu'un charme relatif. Elle ne m'a pas paru dans la plénitude de ses moyens.

Deux accessits d'encouragement à Mesdemoiselles Barjac et Myriel.

Passons maintenant au concours de comédie. Il fut terrible et sans pitié. Vingt-huit concurrents, — c'était au moins un tiers



Photo Manuel. M. WORMS
2e Prix de tragédie. — 1er Accessit de comédie
Concours du Conservatoire 1904



Photo Reutlinger.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Mlle VENTURA. — 2e PRIX DE TRAGÉDIE

de trop! — nous ont débité d'interminables scènes. C'est vraiment abuser de la patience et du cerveau des auditeurs. Les élèves n'ont pas besoin d'en dire si long, pour que les gens du métier puissent apprécier leurs mérites. Ils se fatiguent et nous fatiguent sans nécessité. Quand donc se décidera-t-on à donner des scènes de concours mieux proportionnées, sans compter que, pour les besoins de la cause, on se permet de coudre ensemble des fragments d'une même pièce dont on dénature le texte. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'à la foire de Neuilly, on joue *la Tour de Nesle* en vingt-cinq minutes! Passe pour la foire de Neuilly, mais ça ne devrait pas être permis au « Conservatoire » où on a le devoir de « conserver » l'intégralité du texte et son respect absolu.



Photo Manuel Mlle BERGÉ. — 2e Prix de comédie

Après ces réflexions trop justifiées, passons au détail du concours.

Ici, pas de premier prix, ni chez les hommes, ni chez les femmes, et tous, nous avons reconnu que c'était bien jugé. Du côté masculin, on s'est vite rattrapé aux branches, après l'exécution sommaire, et trois seconds prix ont été donnés à MM. Gribouval, amoureux juvénile, ému et touchant, dans le Fortunio du *Chandelier*, un rôle de concours toujours heureux; Denis, un jeune grime, comique excellent, avec un physique d'emploi très réussi, qui a dit, avec beaucoup d'effet, la grande scène d'Harpagon, et mieux encore, à mon gré, la réplique de Crispin à Lisette, dans la scène finale du *Jeu de l'Amour et du Hasard;* et Schœller, qui, dans le rôle de Jacques du *Fils naturel*, a bénéficié de la belle scène traditionnelle du fils et du père. Par parenthèse, Mademoiselle Sergine, qui n'a pas concouru en comédie, a donné une belle réplique dans le personnage de Clara Vignot, la mère de Jacques, réplique qui fait augurer que cette jeune fille, au jeu correct, à la diction très sûre, peut être de ressource dans certains rôles de comédie ou de drame. C'est question de tact de la part du directeur qui aura à l'employer.

Trois premiers accessits ont été décernés à MM. Jean Worms, Palau et Maxudian, le héros tragique. M. Jean Worms, qui a dit, avec un effet médiocre, une scène du médiocre *Jean Baudry*, de Vacquerie, a obtenu son premier accessit de comédie, comme il avait obtenu son second prix de tragédie, simplement parce qu'il est le fils de son père. M. Palau, lui, parce qu'il a dit et joué assez gaiement le rôle du Marquis du *Joueur*, et a détaillé, avec une certaine finesse doublée d'entrain, le fameux :

Allons, saute Marquis!

Ce comédien rappelle la manière de Georges Berr. Quant à Maxudian, il a présenté, à la façon de Silvain, l'Arnolphe de *l'École des Femmes*, dans sa conversation décisive, avec son ami Chrysale. Il en a fait assez bien saillir le dialogue, avec un jeu de bon élève.

Trois seconds accessits: à M. Mayer, qui m'a paru incolore; M. Brou, qui peut-être méritait mieux; et à M. Scott, un singulier Clitandre qui rappelle les façons de Signoret, le consciencieux artiste, à toute sauce, du Théâtre Antoine.

Le côté féminin nous présente un second prix à Mademoiselle Marie Bergé, premier accessit de l'année dernière, une ingénue, déjà presque une amoureuse, qui a décroché son prix avec une médiocre scène de *Pépa*, une pièce oubliée qui ne devrait pas figurer au répertoire du Conservatoire; et quatre premiers accessits — rien que cela! — à Mademoiselle Corlys, gentille soubrette, presque une enfant, à la mine éveillée, au minois mutin, qui eut de l'entrain déluré dans le rôle de Lizette du *Faux Savant*, scène trop facile, par parenthèse; Mademoiselle Fleury, qui a joué la mort de Mimi, dans *la Vie de Bohème*, — car voilà le mélodrame-vaudeville de Th. Barrière et Henri Murger qui pénètre, lui aussi, par la porte de l'abus, sur la scène classique! — Mademoiselle Robinne, la blonde impeccable, un peu froide, mais si jolie, qui est en progrès, et s'est assez bien tirée de la grande scène de *la Princesse de Bagdad;* et Mademoiselle Barrat, second accessit de l'année dernière, qui monte un étage cette année; rien à dire de Mesdemoiselles Barjac et Magda, deux seconds accessits, simplement estimables.

Comme nous l'avons dit plus haut, les concurrents de comédie furent nombreux: « Ils sont trop!! » aurait-on pu s'écrier, comme à Waterloo; aussi, beaucoup qui n'étaient pas sans mérite, sont restés en route,



Photo Manuel. M. GRIBOUVAL. — 2e Prix de comédie
Concours du Conservatoire 1904

par suite d'une tradition logique du Conservatoire, « l'élève qui, au concours précédent, a obtenu une récompense quelconque, ne peut descendre, il ne peut que rester sur son « cran » ou monter d'un ou plusieurs « crans. » Il grimpe donc ou s'en tient à son succès antérieur. C'est ce qui explique que, cette année, plusieurs élèves, non sans mérite, n'ont eu aucune nomination. Parmi ceux-ci, je dois citer M. Bellières, bonne ganache, mûr pour le théâtre, qui est resté sur le pavé, bien qu'ayant eu un bon concours dans le monologue de Sganarelle, *le Cocu imaginaire;* M. Blanche, premier accessit de 1903; M. Bellanger, idem, et Mademoiselle Pouzol de Saint-Phar, second prix de 1903, qui n'a pu arriver au premier prix en 1904, malgré sa bonne exécution de *l'Étrangère,* rôle de Catherine de Sept-Monts, qu'elle a joué avec un certain talent. Elle est jeune et aura tout le temps de se rattraper.

Parmi les nouvelles venues qui ont concouru sans résultat, mais non sans espérance, j'en vois deux à signaler : Mademoiselle Lécuyer, toute jeune fillette, — elle a quinze ans, je crois, — qui a joué, avec une grâce naïve, la scène d'Angélique, de *l'École des Mères,* et Mademoiselle Lorziat, jolie, distinguée, portant bien la toilette, qui a toutes les qualités naturelles requises pour l'emploi de coquette.

Je constate avec regret, en terminant cet article, que le répertoire moderne, pas le meilleur encore, prend de plus en plus, à ces concours, le pas sur le répertoire classique. Cette fois, Molière n'y figure qu'avec cinq ou six scènes, pas plus, alors qu'on ressuscite mal à propos des auteurs de quatrième ordre perdus dans l'oubli, tels que Boissy (avec *le Français à Londres)* ou encore Duvaure (avec *le Faux Savant),* qu'il vaudrait mieux laisser mariner dans la poussière, et qu'on permet l'introduction dans le sanctuaire, de certaines pièces modernes



Photo Manuel

M. SCHŒLLER. — 2e Prix de comédie
Concours du Conservatoire 1904

d'un ordre éphémère, et qui, à aucun titre, n'ont le droit d'y faire figure, telles *Pépa, Jean Baudry,* qui ne furent pas même des succès à leur origine, *la Vie de Bohème, la Princesse de Bagdad* et tant d'autres, qui ne sont que des œuvres de facture. Le Conservatoire, c'est l'École primaire dramatique, c'est là qu'on vient apprendre les éléments de l'art du Théâtre, on y fait des gammes, rien de plus, or les gammes ne se font utiles que sur le clavecin bien éprouvé de l'ancien répertoire, cet ancien répertoire que sa qualité a fait classique.

Tous les ans, à pareille époque, se pose une question qui devient tout à fait périodique : celle de l'utilité du Conservatoire.

Le Conservatoire — je parle ici, bien entendu, de la partie de celui-ci relative à la déclamation, tragédie et comédie — le Conservatoire, dis-je, est-il utile oui ou non ? doit-on souhaiter qu'il soit conservé et amélioré, ou simplement supprimé ?

Consultez sur ce point dix personnnes compétentes, et vous recueillerez nombre d'avis opposés. Quant à moi, je n'hésite pas à conclure pour la très grande utilité du Conservatoire sous la double condition que les cours y seront sérieusement faits et sérieusement suivis et qu'on n'exigera pas du Conservatoire plus que ce qu'il peut raisonnablement donner.

L'Angleterre, où l'art est libre et sans protection de l'État, ne possède pas de Conservatoire. Les auteurs dramatiques s'en sont émus parce que, disent-ils, le niveau de l'art dramatique se ressent du manque d'éducation première. L'initiative privée se substituant alors à l'intervention officielle, s'efforce, en ce moment, de constituer, de l'autre côté de l'eau, un Conservatoire d'ordre privé, découpé sur le modèle de celui de Paris. C'est, je crois, la meilleure réponse à faire au dénigrement de notre Conservatoire.

FÉLIX DUQUESNEL.



Photo Manuel.

M. DENIS. — 2e Prix de comédie
Concours du Conservatoire 1904



Cliché Boyer. M. DERELOT M. BALCOURT Mlle MITZY-DALTI M. DE CROISSET M. DE FÉRAUDY M. CLARETIE
M. NICOULÈS 2e Régisseur Souffleur Rôle de *Corysandre* Rôle de *Boursoufle* Administrateur général
Chef machiniste

UNE RÉPÉTITION DU *PAON* A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

COMÉDIE-FRANÇAISE

LE PAON

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN VERS, DE M. FRANCIS DE CROISSET

C'EST une comédie de caractère aux tons légers et fins de pastel, à peine ironique, à peine égratigneuse. L'Amour, comme il convient en toutes choses, y a le dernier mot. De même qu'en quelque fête galante, dans des décors qui sont le plaisir des yeux, qui évoquent le charme infini du divin siècle, — tournebride enguirlandé de lierre et de vigne vierge, dont les fenêtres de bon accueil s'ouvrent sur les collines toutes dorées par la houle des blés, salons somptueux, parc de Folie dont les arbres s'arrondissent en berceaux, dont les tapis verts s'égaient de statues allégoriques, — de jolies caillettes qui se nomment Lucinde, Églé, Corysandre, Azaïs, y courent l'aventure et le caprice, y papillonnent, y offrent leurs fossettes aux baisers, s'y amusent à rire d'autrui. Par instants, l'on dirait presque d'un conte de Voltaire. Elle fait la leçon aux importants, aux enrichis trop infatués de leur personne pour s'apercevoir qu'ils sont ridicules, aux vaniteux, mais sans rudesse, sans aigreur, sans cruauté, avec autant d'impertinence que d'indulgence. Elle cingle, mais comme une pichenette preste et leste dont la marque s'efface aussitôt. Elle mousse et pétille comme le vin nouveau qui jaillit du pressoir. Elle fleure la jeunesse et la joie de vivre. Nous y prîmes tous un plaisir extrême.

Donc, durant une halte de chasse, le baron Agénor-Enguerrand de Boursoufle et ses amis M. de Lussac et le marquis de Brécy ont aperçu, à la fenêtre de l'auberge que tient maître Patu, le plus délicieux et le plus frais minois qu'il fût possible de rêver. Il en émanait on ne savait quoi de virginal, de puéril, qui émerveilla ce brelan de roués. Et le Boursoufle de parier mille écus qu'avant une semaine l'Agnès serait à sa merci, lui aurait donné ses lèvres et son cœur. Ce Boursoufle, comme nous l'apprend son valet, est une âme très douce, mais c'est un paon.

Quand on l'énerve, un dindon glousse;
Fâches un coq, tu le vois se dresser sur l'ergot,
Pointer la crête et lancer son cocorico !
Mais il suffit, pour que le paon fasse la roue,
Qu'on le regarde. Eh bien, c'est mon maître. Il s'enroue
A force de parler, prend l'air prétentieux
Dès qu'il sent que sur lui se sont braqués les yeux;
Le besoin d'éblouir, d'étaler ses mérites.
Oui, c'est un paon, La Flèche. Et tiens, si tu l'irrites,

Il ne s'emporte pas. Il se vexe. Détail
Propre au paon. Fâches un paon. Sa queue en éventail
Eblouit davantage, il se rengorge encore.
Plus on le pique et plus d'orgueil il se décore.
Cogne-le d'un bâton, frappe-le d'un caillou,
Il n'attaquera pas, ne fuira pas, mais fou
De dépit, stupéfait d'une audace pareille,
Il jette un cri perçant qui déchire l'oreille,
Un cri rauque, cocasse, un cri qui sonne faux,
Un cri dont l'accent seul trahit tous ses défauts.
Car, vaniteux encor, il pousse, sous l'outrage,
Un cri d'orgueil vexé, non pas un cri de rage.
Mais quitte-le, ne fût-ce qu'un instant; sitôt
Ce maréchal de cour, ramassant son manteau,
S'éteint. Il perd alors sa splendeur souveraine,
L'éventail flamboyant dans le gazon noir traîne,
Plus d'éclat, plus de cri qui fore le tympan,
C'est Boursoufle, mon bon La Flèche, c'est le paon !

Pour pénétrer dans la place, notre gentilhomme a adopté le modeste équipage d'un bon petit bourgeois qui s'en vient, loin des tracas de la cité, se ragaillardir au contact des choses. Il étonne les villageois par sa faconde et son bel air. Il cajole peu à peu, par des déclarations précieuses dont elle ne comprend qu'à demi le sens, par des flatteries qui enchantent son cœur tout neuf, l'adorable Annette. Il l'éblouit si bien qu'elle ne s'aperçoit pas que le galant bedonne et suggère plutôt la pensée d'un hanneton que d'un papillon. Et, à l'échéance convenue, Brécy se voit obligé, quoi qu'il en ait, de constater qu'Annette Patu aime éperdument son séducteur. Je vous laisse à penser si le paon fait la roue et avec quelle triomphante insolence il proclame sa victoire. La radieuse comédienne Lucinde, qui jusque-là l'avait eu pour protecteur et pour amant, n'en croit pas ses yeux, et quoique résolue à la rupture, ne parvient qu'à demi à cacher son dépit. « Qu'il garde sa bergère, raille-t-elle, au besoin, qu'il l'enlève ! » Ce nouveau défi ne déconcerte pas Boursoufle. Il bombe le torse et réplique : « Enlever Annette, Messieurs, la belle affaire ! Ce soir même nous fuyons de compagnie, et ce n'est pas tout, je vous réserve à son sujet une surprise qui mettra la Ville et le Théâtre en émoi ! » Les autres croient à une fanfaronnade et s'en vont. Demeuré seul, le hâbleur se demande comment il se tirera de ce



Cliché Boyer. — *Décor de M. Deyred.*

ANNETTE (Mlle Leconte) — PATU (M. Siblot) — BOURSOUFLE (M. de Féraudy)

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE PAON.* — ACTE Ier

mauvais pas. Mais l'amour est décidément dans son jeu. Et alors que le lovelace ne savait plus à quel plan s'arrêter, Annette elle-même, que l'on veut marier malgré elle, se jette tremblante dans ses bras, le conjure de la garder à jamais, de la conduire à Paris. Et, à la lueur des éclairs d'un brusque orage, le couple s'en va, serré sous le même manteau, vers la Joie. — Cependant, Annette, transformée en Cydalise, apprend des pas de ballet avec un maître à danser, module des romances sentimentales que Boursoufle accompagne au clavecin. Cela pour la fête prochaine, où le Paon a décidé de produire sa trouvaille, de



Cliché Boyer. — Décor de M. Deved.

LE COMTE (M. Esquier) — LUCINDE (Mlle Sorel) — DE BRÉCY (M. Dehelly)

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE PAON*. — Acte Ier



Cliché Boyer. — Décor. de M. Lemeunier.

LUCINDE (Mlle Sorel) — DE BRÉGY (M. Dehelly) — ANNETTE (Mlle Leconte) — BOURSOUFLE (M. de Féraudy)

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE PAON.* — ACTE II

présenter son élève aux innombrables envieux qui s'évertuent à le décrier, à le narguer. Mais à la suite d'un article de gazette, devant que la métamorphose soit accomplie, le baron se voit forcé de donner, séance tenante, le gala, de tenir le coup, n'importe comment. Vous devinez ce qui s'ensuit. La chute est lamentable. La débutante, intimidée, perd la tête, s'embarrasse dans ses larges jupons de parade, bafouille, éternue, s'effondre, en larmes, sur un fauteuil. Boursoufle, accablé, piteux, essaie en vain d'affronter la cabale, de réparer le désastre. Pour comble de malheur, Lucinde, à qui, dépité, agacé, il s'est accroché et qu'il a chargée d'éconduire la fâcheuse en douceur, le trahit et le berne avec une telle perfidie, qu'ayant fait le beau geste, donné en guise d'adieu, à Annette, sa maison de plaisir, il ne reste à l'imprudent qu'à disparaître de céans. Bientôt assagi par tant d'épreuves, devenu enfin sincère, amoureux pour la première fois de sa vie, Enguerrand implore d'Annette une suprême entrevue. Malheureux et meurtris l'un et l'autre, les amants cherchent à se donner le change. Celui-ci traîne à sa remorque une figurante ennuyée. Celle-là feint d'être du dernier mieux avec Brécy. Peine perdue. Il suffit d'un choc d'épées, d'une insignifiante blessure pour qu'ils



Cliché Boyer. BOURSOUFLE (M. de Féraudy) DE BRÉCY (M. Dehelly) Décor de M. Jambon.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE PAON*. — ACTE III

jettent les masques, pour qu'ils reprennent le roman au chapitre interrompu. Et las de poser à perpétuité pour la galerie, de brûler sottement le meilleur de sa vie, Boursoufle annonce qu'il fait la retraite, qu'il épouse la très jolie qui fut comme sa bonne fée. Mais malgré lui, il hausse le ton, il s'écoute parler, il paonne, il oublie son serment d'être simple et naturel, il bonimente encore. Et tendrement, à mi-voix, Annette l'interrompt, soupire : « Chut ! » Et il s'exclame d'un ton contrit : « Hein ?... C'est vrai... Je recommence ! »

Cette pièce exquise de poète fut interprétée à miracle jusque dans les moindres rôles. On ferait le voyage pour voir sous son bonichon de paysanne et sous sa jupe courte d'organdi, cette vivante statuette de Saxe qu'est Mademoiselle Leconte, pour admirer la grâce altière et la seigneuriale beauté de Mademoiselle Sorel. L'une vous ravit par son air à la fois innocent, espiègle et mélancolisé, par ses étonnements d'enfant amoureuse, par tout ce qu'il y a de véridique dans sa gaieté, dans son dépit, dans son émoi, dans sa douleur, vous intéresse dès qu'elle apparaît, paysanne aux lèvres de cerise, aux cheveux ensoleillés, alouette d'amour que guette et qu'englue l'oiseleur. L'autre a la voix mordante, les attitudes dédaigneuses des grandes séductrices qui ont conscience de leur pouvoir, de leur force, nuance avec un art subtil un rôle difficile et dangereux. A côté d'elles, M. Berr est le plus étincelant, le plus amusant, le plus verveux des valets de comédie, claironne ses couplets à la manière du grand Coquelin, M. de Féraudy, presque sans cesse en scène, brûle les planches, dépense à plein cœur son talent, semble le guide qui, d'un pas allègre, entraîne ses camarades à l'assaut, à la victoire, et personnel autant que naturel, se montre, comme à l'ordinaire, un des meilleurs comédiens d'aujourd'hui. Et comment ne pas citer aussi Mademoiselle de Fava, dont les yeux sont si profonds, si veloutés; Mademoiselle Mitzy-Dalti, onduleuse et gracile, qui n'a que quelques répliques maussades à dire et les dit d'une manière charmante ?

RENÉ MAIZEROY.



Cliché Boyer. LUCINDE (Mlle Sorel) ÉGLÉ (Mlle Clary) AZAÏS (Mlle de Fava) BOURSOUFLE (M. de Féraudy) ANNETTE (Mlle Leconte) DE LUSSAC (M. Garry) Décor de M Jambon.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE PAON.* — ACTE III

ON N'OUBLIE PAS

Pièce en un acte, de M. JACQUES NORMAND



En Camargue ; le crépuscule tombe ; l'ombre envahit lentement la grande salle d'une élégante bastide provençale ; dehors, le mistral sévit, et l'étang, dont on aperçoit par la baie vitrée le miroir soyeux, — il reflète le ciel au couchant, — se ride et se plisse.

Le baron est à la chasse : sa distraction favorite. Il aime ces régions ; il y séjourne une partie de l'année. Mais la baronne redoute les solitudes, les intempéries et ce vent bavard qui agite les esprits. Elle demeure au coin du feu en compagnie de sa fille unique Alice.

Celle-ci a vingt ans ; quelque chose de résolu, de grave et d'ardent accuse sa nature sentimentale. Elle brode, en dépit de la clarté qui lui manque : elle s'énerve, comme si la moindre parole interrompait le rêve intérieur qui la visite et qu'elle cherche, sans doute, à retenir.

Le courrier peu volumineux : prospectus, journaux, une lettre pour le baron, de Marseille. Alice en reconnait l'écriture : elle en attendait la venue avec impatience. Cette lettre est de Marcel Girault.

Voici un an qu'Alice le connut ; elle a confié à sa mère le secret de son précoce émoi, les liens qui se créèrent entre son cœur et celui de Marcel. Mais le baron refuse d'entendre parler de ce projet; un garçon sans titre, dans l'industrie : une mésalliance ! La baronne comprit le penchant de sa fille. En cette heure mélancolique, elle l'écoute avec beaucoup de douceur, effrayée de la passion exclusive qui semble se fortifier de jour en jour dans la vie de son enfant. Et le baron qui osa lui dire que bientôt elle oublierait !... « Ah mère, mère ! Est-ce qu'on oublie jamais, quand on aime, quand on aime comme ça ! »

La baronne connaît Alice : elle n'ose pas cependant parler à son mari : il lui a fait peur, toujours. La jeune fille, elle, ne redoute ni sa colère, ni sa ténacité : des affinités de race rapprochent les deux caractères.

Voici, d'ailleurs, le baron qui rentre, à peine attentif à l'accueil tendre et timoré de sa femme. Il prend le courrier ; il ouvre la lettre et la parcourt. Quelle insolence ! M. Marcel Girault se permet de lui écrire qu'il est certain de l'amour d'Alice ? — Elle l'y a autorisé. — Ce mariage ne se fera pas.

D'ailleurs, toute discussion deviendrait inutile : le baron a dit non, une fois pour toutes, et la jeune fille répète, résolument, à mi-voix : « Jamais... » Puis, rageuse, elle monte à sa chambre, étudier son piano.

Le mistral redouble. La grisaille, uniforme, envahit la salle ; le crépuscule s'éteint. Je ne sais quoi d'angoissé, d'inquiet, vague pressentiment, envahit le cœur de la baronne. Silencieuse, par crainte, par discipline, par soumission, elle n'osa point répondre à son mari, ni même risquer une objection. Quelque chose lui commande en cet instant de parler. Le baron la regarde avec surprise : un peu rude et « têtu », il n'est pas méchant. Elle engage la discussion : il le faut, les enfants s'aiment. — Serait-elle pour les mariages d'amour, à présent ? — Toujours ! — Pourquoi avoir attendu vingt-cinq ans pour le dire ? — Mais elle est grave, sérieuse, pensive. S'ils ne furent pas malheureux ensemble, ils ne connurent pas non plus le vrai bonheur et, puisque Alice aime ce garçon...

Le piano se tait depuis quelques minutes ; la porte qui conduit à la chambre d'Alice s'ouvre sans bruit. La jeune fille demeure sur le seuil... Elle est pâle, attentive : elle écoute... Le baron s'irrite ; en voilà assez ! Ce mariage ne se fera jamais, jamais ! Alors Alice passe derrière ses parents, comme une ombre, vers la porte qui donne sur la campagne, la referme en silence... Elle court dans la plaine vers l'étang... Un sifflement de mistral, un soupir s'insinue par les fentes et l'entre-bâillement : la baronne se retourne nerveuse : quelqu'un est sorti, on a ouvert... Folie, déclare le baron. L'entretien reprend, plus calme.

Le baron l'écoute et conclut : « Un feu de paille ! » Et, justement, — quel meilleur exemple pourrait-il choisir ? — sa femme elle-même, n'a-t-elle pas aimé naguère un jeune homme que l'on n'a pas voulu qu'elle épouse ? Elle l'a oublié. — Simplement, elle répond : « Non, je ne l'ai pas oublié ! » Oh ! rien à se reprocher, certes. Du jour où elle engagea sa foi, elle ne l'a pas revu ; elle l'a chassé de sa vie..., mais l'oublier ? « Et, vous le savez vous-même, qu'on n'oublie pas quand on a aimé, réellement aimé !... » Le baron aussi connut cette peine, lorsque mourut Madame de Meyreuil, emportée en quelques heures...

A cette évocation, ils s'attendrissent ; ils ne peuvent rien se reprocher, car ils ont l'un et l'autre un souvenir dans le cœur. Il ne faut pas toucher à ce passé trop pénible, murmure la baronne ; le baron, au contraire, veut le réveiller, car ils vécurent d'une existence loyale, honnête, en vrais amis. L'ombre de leur déclin tombe sur eux comme l'ombre sur ce qui les environne. Ils se sont tendu la main, pour la première fois peut-être, proches l'un de l'autre, découvrant au fond de leur cœur une sensibilité que leur destin cachait à leur union... Le baron prononce tout bas : « Je te demande pardon de ne pas t'avoir mieux aimée ! » La baronne lui accorde une pensée de sympathie et, qui sait, d'amour... Ce bonheur, à côté duquel ils vécurent, ils ne le refuseront pas à leur fille : non. Le baron n'a plus aucun souci du préjugé ; il veut qu'Alice soit joyeuse, qu'elle épouse le fiancé de son choix.

Qu'elle vienne, et, tandis qu'on la cherche, confus et tendres d'avoir découvert tant d'amour enseveli en eux-mêmes, ils veulent se donner à chacun la douceur d'annoncer l'heureuse nouvelle... La bonne descend : « Mademoiselle n'est pas dans sa chambre... Sur la table, cette lettre... »

Angoissés, tremblants, terrifiés, le baron et la baronne la saisissent ; ils s'approchent de la lampe. Ils poussent un seul cri et le baron se sauve, appelant son gardien : il a bien vu Mademoiselle Alice qui courait du côté de l'étang, et le baron, tête nue, entraîne l'homme avec lui, précipitant sa course dans la tempête...

La porte reste ouverte ; le mistral s'engouffre dans la salle ; il hurle, il siffle. La baronne veut accompagner son mari. Elle ne peut pas... Elle reste là, stupide, balbutiant des mots sans suite...

Le baron se dessine dans l'ombre ; il tient, blottie contre lui, une forme humaine, échevelée, hagarde, avec une attitude farouche encore et révoltée... Elle vit ! Le baron la pousse, tendrement bourru : « Va, va donc ! » Alice se précipite vers sa mère avec un grand sanglot : « Maman ! »... La pauvre baronne, en larmes, la gronde un peu : cette lettre, c'était pour les tromper, alors ? non, Alice a voulu se tuer. Elle a manqué de courage... Et le baron l'a trouvée qui revenait en courant... Elle ne se pardonne pas sa faiblesse ; elle a été lâche, elle a eu tort, elle va être si malheureuse... Mais le baron l'arrête d'un mot : « Tais-toi donc, sacrebleu ! Nous te le donnons, ton Girault ! » Aux genoux de sa mère elle pleure de douces, de jeunes larmes : « Pardon papa, pardon maman, du mal... » La baronne la caresse : « Oh ! à côté de celui que tu pouvais nous faire ! Embrasse ton père... » Et le baron la serrant contre lui, souriant, avec la voix étranglée, la chérit et la gourmande : « Petite rosse ! »

Tel est le thème de l'acte que M. Jacques Normand vient de faire représenter à la Comédie-Française. Il est sincère, rapide, avec une note de poésie mélancolique, une scène de tendresse très délicatement nuancée entre deux êtres qui n'auront pas traversé la vie en honnêtes gens sans connaître un instant de bonheur. C'est leur fille, aimante et spontanée, qui leur donne cette suprême leçon ; dans ce cœur très jeune, à peine sorti de l'enfance, ils ont reconnu leur propre cœur : et, de ce que leur petite Alice commençait à souffrir, ils se sont aperçus que l'on ne cesse jamais d'aimer, que l'on n'oublie pas...

M. Leloir a fait du baron une silhouette très vivante, très juste ; il joue très vrai ; cet excellent et remarquable artiste apporte dans toutes ses créations, une connaissance parfaite de son talent et de son métier. Il y apporte aussi une belle humanité. Madame Pierson s'est montrée parfaite : tout ce que le caractère de la baronne cache d'incertitudes, de timidités, ses pressentiments, l'incompris de sa nature, sont admirablement indiqués ; une sorte de mystère l'environne ; on la devine et la jeunesse de cette mère, son passé se dessinent avec je ne sais quoi de chaste et de pitoyable. Enfin, elle fut tout à fait supérieure dans la dernière scène. Mademoiselle Piérat possède déjà la science du théâtre. Sa diction est sûre, son jeu savant ne manqne nullement ici de grâce, ni de tendresse. Elle est intéressante et volontaire ; son visage et son élégance la servent parfaitement. Il convient de citer l'aimable apparition de Mademoiselle Dussane, en servante provençale, et M. Falconnier, dans le personnage de Roubaud, le garde-chasse du baron.

La pièce de M. Jacques Normand émouvra plus d'une mère et fera rêver plus d'une jeune fille... Quant aux pères, ils n'ont qu'à bien se tenir.

ALBERT-ÉMILE SOREL.



Photo Boyer. LA BARONNE (Mme Pierson) ALICE (Mlle Pierat) Décor de M. Carpezat.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *ON N'OUBLIE PAS*



Photo Dupont (Bruxelles).
M. MAURICE RENAUD

M. MAURICE RENAUD

De l'Académie Nationale de Musique



D'où vient qu'il est si rare de rencontrer un comédien en écoutant un chanteur, et qu'il faille s'étonner, comme d'un cas rare et inusité. de voir, sur la scène lyrique, un artiste mettre, au service de son rôle et à l'appui de sa belle voix, autre chose qu'un masque immobile et des gestes de convention : un caractère personnel, une vie véritable...? Pourtant, un artiste lyrique n'est vraiment complet, n'est proprement *artiste* que lorsqu'il réussit à faire un moment oublier le chanteur, et même le comédien, pour ne laisser l'impression que du personnage; mais il faut d'abord qu'il s'étudie à être l'un *et* l'autre.

Maurice Renaud aura été complètement, absolument, l'un et l'autre, — avec quelque chose de plus cependant, qui est rare même sur la scène dramatique : c'est qu'il réussit indifféremment dans le tragique et dans le comique, et y fait preuve d'un tempérament également sûr et naturel. Sa belle carrière offre un exemple achevé et profitable de ce que peuvent faire le travail et l'intelligence quand ils s'ajoutent à une belle voix. Certes, les dons étaient superbes, exceptionnels même, avantages physiques, grande taille, timbre de voix admirable, moelleux et souple, capable de tous les effets, y compris ceux qui en déguisent la nature. Mais l'artiste serait-il arrivé si haut s'il s'en était contenté comme tant d'autres? Le travail acheva d'abord la perfection de l'instrument à rendre ce qu'on voulait lui demander, — et on lui demanda toute la gamme, depuis l'opéra-bouffe jusqu'au drame lyrique. — Puis, l'intelligence, l'esprit chercheur, un fond solide d'éducation littéraire, amenèrent l'originalité, les conceptions personnelles, la maîtrise enfin, qui fait passer l'interprète au rang de créateur.

Oui, cette supériorité est bien l'œuvre personnelle et patiente de l'artiste, et M. Renaud doit être compté parmi ceux qui ont fait tout seuls leur carrière. De même qu'il a appris avant de savoir, il a végété avant de conquérir sa place, il a pâti (pourquoi ne pas le dire?) avant de triompher, il a hésité avant de marcher d'un pas sûr. Même certain de l'avenir, il a travaillé et progressé, et sans doute, si on lui demandait comment les mêmes rôles se transforment ainsi, repétris entre ses mains, il répondrait par un mot célèbre : « C'est en y pensant toujours. »

Maurice Renaud est né à Bordeaux en 1862. Après de sérieuses études, dont il n'a ni perdu le fruit, on s'en doute assez, ni abandonné le goût, ce qui est plus rare dans la carrière lyrique, il entra au Conservatoire de Paris. Mais une impatience fébrile, avec un esprit d'indépendance un peu fou, avouons-le, lui firent quitter presque tout de suite cet établissement et chercher fortune à Bruxelles. C'est là que des connaisseurs le trouvèrent, en 1883, et le firent engager au théâtre de la Monnaie. Des maitres éminents, MM. Gevaert et P. Dupont, furent appelés à mettre au point son éducation lyrique, et n'eurent pas de peine à reconnaître, chez le jeune artiste, un tempérament qui avait besoin de se dépenser dans tous les genres et une voix qui pouvait s'y prêter à souhait. Et comme il avait la bonne fortune d'être attaché à l'un de ces théâtres mixtes, inconnus à Paris, mais de règle à l'étranger, et qui sont bien la plus précieuse école pour le développement d'un artiste lyrique, on le mit aussitôt à l'épreuve.

Pendant sept années qu'il demeura là, Maurice Renaud a incarné plus de quarante-cinq personnages, et les plus divers qui soient. Si l'on y joignait la liste des rôles qui suivirent (sans tenir compte, bien entendu, des reprises), il faudrait presque doubler le chiffre. Son début justifia tout l'espoir que ses maîtres avaient conçu dès l'abord, et il est peut-être permis de dire qu'il porta bonheur à toute sa carrière. C'était le modeste, mais superbe rôle du prêtre d'Odin, dans *Sigurd*, dont il fut ainsi le créateur. M. Renaud possédait la vraie voix de baryton dans toute son ampleur : jamais, sur la scène, les phrases magnifiques du personnage ne sonnèrent plus larges et plus moelleuses.

Puis vinrent — je suis l'ordre chronologique, c'est le plus curieux en contrastes : — Lescaut dans *Manon*, Huon dans *Obéron*, Gritzenko dans *l'Étoile du Nord*, Leslie dans *Quentin Durward*, le comte de Toulouse dans *Jérusalem* (1884-85); —



Photo Du Guy.

M. MAURICE RENAUD

Rôle d'*Hamlet*. — *HAMLET*. — OPÉRA



Photo Benque (Matuszewski, successeur).

M. MAURICE RENAUD
Rôle de *Harald*. — *GWENDOLINE*. — OPÉRA

Mercutio, puis Capulet dans *Roméo et Juliette*, Comminges du *Pré-aux-Clercs*, le comte de Luna du *Trouvère*, *le Farfadet*, *Maître Pathelin*, *Crispino e la Comare*; deux créations : Marigny dans *les Templiers* et le duc de Guise dans *Saint-Mégrin*; enfin Nevers des *Huguenots*, Hoël du *Pardon de Ploërmel*, un maître rôle, et Valentin de *Faust* (1885-86) ; — Pygmalion dans *Galathée*, Ourrias dans *Mireille*, Escamillo dans *Carmen*, Belamy des *Dragons de Villars*, Sganarelle de *l'Amour médecin*, Nilakanta de *Lakmé*, Ashton dans *Lucie de Lammermoor*, Pietro dans *la Muette*, d'Orbel dans *la Traviata*, et encore le Sganarelle du *Médecin malgré lui* (1886-87) ; — Zurga des *Pêcheurs de perles*, le Marquis du *Roi l'a dit*, Basile du *Barbier de Séville*, *le Bouffe et le Tailleur*... (1887-88) ; — *la Favorite*, Jupiter dans *Philémon et Baucis*, Beckmesser dans *les Maîtres chanteurs*, Robert le Frison dans *Richilde*, encore une création, le Héraut dans *Lohengrin*, *Guillaume Tell*, Fernando dans *Fidelio*, Karnak du *Roi d'Ys* (1888-89) ; — enfin, dernier bouquet de très beaux rôles : Amonasro dans *Aïda*, Nelusko dans *l'Africaine*, Hamilcar dans *Salammbô*, sa plus belle création, et le Hollandais du *Vaisseau fantôme* (1889-90).

Dans cette variété si amusante de rôles graves ou comiques, élégants ou dramatiques, Maurice Renaud avait déployé une verve jeune et une fantaisie originale, avec cette belle voix sonore qui donne tant de relief aux rôles bouffes. A l'époque où son retour à Paris fut décidé, c'était surtout, peut-on dire, un artiste *romantique*, superbe dans l'action, le mouvement, l'accent, sachant donner à ses personnages un caractère vivant et fier. C'est pourquoi les rôles de Wagner lui convenaient si bien, et ceux de Reyer ou de Lalo. On a pu craindre un moment que la contrainte ambiante d'une scène comme l'Opéra ne lui jouât un mauvais tour, n'éteignît un peu sa flamme, mais il sut prendre le dessus.

Il avait passé d'abord par l'Opéra-Comique, en 1890-91, pour créer l'éphémère *Benvenuto* de Diaz, et reprendre en maître *le Roi d'Ys* et *Lakmé*. A l'Opéra, en 1891, il fit goûter d'abord dans *l'Africaine* sa voix si pleine, si homogène et chaude. Mais, où il fut tout de suite, où il est resté sans rival, c'est dans le rôle vibrant de Telramund, dans *Lohengrin*, dont il rendit avec une rare vérité le mélange de grandeur et de faiblesse. Il reprit ensuite les principaux rôles du répertoire : *la Favorite*, *les Huguenots*, où il fut un bien élégant Nevers; *Sigurd*, où le rôle de Gunther, jusqu'alors sacrifié, prit avec lui la valeur d'une création nouvelle ; *Faust*, où il mit tant d'intensité dans la mort de Valentin ; *Aïda*, et plus tard *Samson et Dalila*, et *Guillaume Tell*, hérités de Lassalle. Mais déjà l'arrivée de *Salammbô* à Paris (1892) avait ramené le fier Hamilcar, où M. Renaud est toujours hors de pair. Puis vinrent quelques intéressantes créations, dans des œuvres trop fugitives : Ulysse de *Déidamie* et Harald de *Gwendoline* (1893), celui-ci du moins d'une farouche ampleur; Raïm de *Djelmala* (1894), Aslar de *la Montagne noire* et Hilpérick de *Frédégonde* (1895).

A part, je tiens à noter le rôle d'Iago, d'*Othello*, joué quelques soirs seulement, mais avec un talent et une originalité qui frappèrent ceux qui croyaient le mieux le connaître et dont l'équivalent ne nous a pas été rendu. Puis, c'est, après *Tannhæuser*, dont la reprise sensationnelle lui valut, dans Wolfram, un succès vocal sans précédent, *Hamlet*, rôle redoutable, depuis quelque temps abandonné, pour lequel Ambroise Thomas, presque mourant, l'avait désigné, et où il fut nerveux et personnel. Puis *Don Juan* la même année 1896, comme le contraste même, avec sa légèreté railleuse et sa physionomie de lutteur pour la vie. Bientôt, le Berger de *Messidor*, et surtout cet extraordinaire Beckmesser des *Maîtres chanteurs*, où le beau baryton avait trouvé moyen non seulement de s'enlaidir, mais de se rapetisser, de *s'étriquer*, où sa voix si riche prenait des tons grinçants, son



Photo Benque (Matuszewski, successeur).

M. MAURICE RENAUD
Rôle de *Wolfram*. — *TANNHÆUSER*. — OPÉRA

jeu si large des saccades maladives!... Les années qui vinrent n'apportèrent malheureusement plus à l'artiste impatient d'aussi heureux sujets d'étude : le rôle de Chorèbe, de *la Prise de Troie*, en 1899, et du roi Arthus de *Lancelot*, en 1900, sont ses seules créations pendant quatre années! Il se lassa, et quitta notre première scène.

Aussi bien, la carrière des *saisons* à l'étranger donne à un artiste chercheur et indépendant, avec le choix des rôles auxquels il tient, plus de liberté dans leur interprétation. M. Renaud a eu là des *réussites* de tout premier ordre, et des rôles déjà pris et repris par lui se modifièrent et gagnèrent encore entre ses mains. A peine ai-je la place de citer les principaux. Déjà, en 1891, à Monte-Carlo, il avait créé *le Vénitien* de Cahen. C'est à Londres, en 1897, qu'il commença régulièrement de chanter, puis à Monte-Carlo, et il poussa même, un jour, jusqu'à Milan, utilisant autant que possible cette belle langue italienne qui donne tant de valeur au chant et qu'on n'entend plus chez nous. Il fut ainsi un *Don Juan* plus vif et plus charmeur, un *Henry VIII* somptueux et criant de vérité historique, et aussi, par un de ces contrastes coutumiers chez lui, un *Rigoletto* impressionnant au dernier degré. Comme créations, voici, à Londres, l'*Inès Mendo*, de M. d'Erlanger; à Monte-Carlo, l'exquis Frère cuisinier du *Jongleur de Notre-Dame*, de M. Massenet. Voici l'obsédant Méphisto de *la Damnation de Faust*, qui restera légendaire, ou le terrible et mielleux Scarpia de *la Tosca*, qui enthousiasma les Milanais. Enfin énumérons encore, avec le regret de ne pouvoir nous y attarder : le brûlant Hérode d'*Hérodiade*, Arès de *Messaline*, Tonio des *Paillasses*, Coppélius, Lindhorst, etc... des *Contes d'Hoffmann*, Marcel de *la Bohème*. . Et dans toutes ces incarnations, qu'il faudrait détailler pour être juste, quel travail latent, quelle évolution on soupçonne dans la pensée de l'artiste et ses moyens d'exécution!

En vérité, nul ne se sera moins reposé sur ses lauriers que Maurice Renaud, et l'on comprend que ce maître n'accueille pas d'élèves : il a bien assez de lui-même!

HENRI DE CURZON.



Photo Benque (Matuszewski, successeur).

M. MAURICE RENAUD

Rôle de *Beckmesser*. — *LES MAITRES CHANTEURS*. — OPÉRA

Photo Cautin & Berger.

M. MAURICE RENAUD

Rôle de *Hérode*. — *HÉRODIADE*. — GAITÉ

REVUE DE L'ANNÉE

L'Oncle d'Amérique

AU THÉATRE MUNICIPAL DU CHATELET

PIÈCE A GRAND SPECTACLE EN QUATRE ACTES ET VINGT-TROIS TABLEAUX, DE MM. VICTOR DE COTTENS & VICTOR DARLAY

La pièce a eu un grand succès, et nous la reverrons plus d'une fois, n'en doutez pas. C'est que le Châtelet a eu la main particulièrement heureuse, cette fois, et que cet *Oncle d'Amérique* peut presque passer pour un modèle du genre. Le but spécial étant d'adapter une comédie, une vraie, si possible, au spectacle toujours renouvelé et toujours intéressant d'une vingtaine de tableaux rapides, avec une pointe de sentiment, deux de farce, et surtout l'attrait continuel du pittoresque luxueux, que pouvait-on trouver mieux que la fable, non pas neuve, mais ingénieusement renouvelée, de MM. de Cottens et Darlay ?

Tâchons de l'expliquer en peu de mots : ils suffiront à faire comprendre tout le parti qu'en ont tiré auteurs, metteurs en scène, décorateurs et costumiers.

C'est une course à l'héritage, en passant par l'héritière. Celle-ci est une gentille Américaine, élevée en France, et encore dans l'institution du digne M. César, à Courbevoie. Son oncle, un milliardaire, vient de mourir, lui laissant sa fortune à condition d'épouser un mari du choix de son tuteur, le banquier Blackson, de Chicago. Celui-ci ignore encore ce détail, quand un jeune compatriote, Harris, se présente chez lui et lui demande la main de Maud. Surprise de Blackson, qui se renseigne, et dès lors réserve Maud à son propre fils James Blackson. Est-il besoin d'ajouter que Maud, qui ne sait rien de tout cela, a déjà



Photo P. Boyer. — Décor de M. Amable.

BLACKSON (M. Mock) — HARRIS (M. Bardès) — BOB (M. Pougaud)

CHATELET. — *L'ONCLE D'AMÉRIQUE.* — 1er TABLEAU. — *La Banque Blackson*



Photo P. Boyer. Décor de M. Amable.

THÉATRE MUNICIPAL DU CHATELET. — *L'ONCLE D'AMÉRIQUE.* — 4e Tableau. — *A Brighton. Gommeux et baigneuses*



Photo P. Boyer

Décor de MM. Jambon & Bailly.

THÉATRE MUNICIPAL DU CHATELET. — *L'ONCLE D'AMÉRIQUE.* — 7[e] TABLEAU. — *La fête du patinage à Amsterdam*

donné son cœur à un jeune Français du nom de Robert ? Qui l'emportera ?

Robert, bien entendu, mais au bout de vingt-trois tableaux, où Harris et James se tendront des pièges et tâcheront de se distancer, sous divers déguisements et des latitudes variées.

Car il y a tout de suite une complication : quand Blackson se présente à Courbevoie, Maud vient de partir, sans rien dire, pour Brighton, à la recherche d'une marraine à mettre dans la confidence de son amour. M. César, pour ne pas se discréditer, donne sa propre fille Lucie comme étant Maud. Voilà Blackson père et fils partis sur une fausse piste, tandis que Harris trouve la vraie et la suit (ainsi que M. César, mais pour un autre motif).



Photo P. Boyer CHATELET. — *L'ONCLE D'AMÉRIQUE.* — 8e TABLEAU : *Au Tyrol, bal des canards et des dindons* *Decor de MM. Jambon & Bailly.*

Il va sans dire que la marraine de Maud était partie, et qu'elle continue sa route, et les autres leur chasse. Il va sans dire que de la plage de Brighton nous passons à une fête de patinage à Amsterdam, avant d'assister au Carnaval de Venise, avant de rentrer en triomphe à New-York. Ajoutez des ballets extraordinaires, des défilés somptueux, des coins de décors délicieux, des scènes de farce délirante (comme celle de la gendarmerie tyrolienne), et vous saurez à quoi vous en tenir sur cet étincelant et fort amusant kaléidoscope, que relèvent encore les adaptations musicales du chef d'orchestre M. Baggers.

L'interprétation était de choix, avec M. Francès, solennel et savoureux César ; M. Paul Fugère, le pion Boniface qui s'est

laissé enlever (en qualité de chaperon) par Maud fugitive, et qui ne manque pas une occasion de bouffonnerie ; M. Pougaud, ingénieux et déluré Bob, domestique d'Harris, que jouait avec verve M. Bardès ; Mesdemoiselles Crisafulli, la jolie Maud, et Angèle



Photo P. Boyer. — BLACKSON (M. Mock) — JAMES (M. Maire) — MAUD (Mlle Crisafulli) — CÉSAR (M. Francès) — BONIFACE (M. P. Fugère) — ROBERT (M. Valentin) — *Décor de MM. Jambon & Bailly.*

CHATELET. — *L'ONCLE D'AMÉRIQUE.* — 11e TABLEAU. — *Une Rue à Venise*

Gril, la gentille Lucie ; Madame Renée Bussy, large caricature de vieille fille, Lucrèce César ; Mademoiselle de Beaumont, une aimable Gudule... et bien d'autres. Une nouvelle maîtresse de ballet, Madame Stichel, avait réglé les ravissants ensembles qu'on admirait d'acte en acte, parmi les œuvres d'art des peintres Amable, Jambon et Bailly.

ASPERTINI.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



Photo Cautin & Berger.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Mlle GUIONIE. — 1er PRIX D'OPÉRA-COMIQUE